

Retourner sur le terrain.

Ambiguïtés d'un engagement scientifique, politique et personnel

Pavel Kunysz - 7 février 2020

A) Penser la responsabilité des architectes face aux imaginaires de lieux

Au centre de ma recherche se situe une préoccupation: celle de la responsabilité socio-politique des architectes. L'idée que les concepteurs d'espaces jouent des rôles sociaux et politiques particuliers, sans que ceux-ci soient pleinement conscientisés et/ou assumés a habité mon parcours en architecture puis en sociologie, et enfin cette thèse. J'entends explorer cette responsabilité dans le cadre du réaménagement des friches urbaines. Les espaces vacants des villes sont devenus les lieux d'enjeux fondamentaux pour le développement urbain en occident. Les recherches récentes les conçoient ainsi comme les lieux de négociation de nouvelles cultures, de nouvelles socialités et temporalités, voire d'une nouvelle urbanité (Gwiazdzinski 2014; Henry 2014). En soi, la friche peut être pensée comme une figure emblématique de la société transesthétique (Lipovetsky, Serroy 2013): elle est le support et le moyen de la créativité comme mode d'action généralisé à tous. Ces considérations sont à mettre en rapport avec la définition de sens commun des friches qui les conçoit comme des espaces vides, abandonnés, et donc aptes à être "remplis", à être le support de ces expériences créatives. En effet, l'économie urbaine néolibérale entend bien valoriser le potentiel dormant que représentent ces espaces vacants, en particuliers dans des centres-villes dont la valeur foncière s'accroît considérablement. Pourtant, la friche a, par définition une existence passée, amenant à la classer selon qu'elle soit industrielle, ferroviaire, militaire, ... (Communautés urbaines de France 2010). La friche présente des traces de cette existence, que celles-ci soient physiques, sous forme de bâtiments abandonnés ou de plantations, ou qu'elles soient plus imaginaire, par des souvenirs de moments vécus sur les lieux, la transmission des mémoires d'aïeux ou le fantasme d'activités s'étant plus ou moins déroulé sur le site (Kunysz 2019). A ces traces physiques et mémorielles s'en ajoutent d'autres: celles de projets urbains successifs plus ou moins avortés, ou d'interventions plus ponctuelles, de l'ordre de l'événementiel, de l'intervention artistique ou de l'occupation, militante ou de survie. En ce la friche, le vide urbain, peut être conçu comme bel et bien "plein" de ces imaginaires et de ces traces qui se sont accumulés à travers l'histoire du lieu pour former un "patrimoine social vécu" (Pouleur, Vanzande 2017).

La recherche entend établir quels rôles les architectes occupent dans l'identification, la sélection et la transmission de ces imaginaires et de ces traces à travers les grands projets de réaménagement des friches. Il s'agit là de dépasser une vision dichotomique du travail architectural opposant la figure du créateur génial et indépendant à celui du simple tire-ligne au service d'un client pour montrer l'architecture telle qu'elle se fait (Yaneva 2009), par les négociations avec les acteurs, la matière et les représentations sociales qui la composent.

B) Méthodologie et terrains

Pour ce faire, la recherche se veut inductive et itérative, faisant émerger le savoir au contact du terrain, dans une approche inspirée de la Grounded Theory Method (Glaser, Strauss 1967). Trois terrains sont explorés, correspondant à trois rapports différents qu'entretiennent

les architectes avec les populations “d’imagineurs” concernées par chacune de ces friches. L’ancien hôpital de Bavière, à Liège (Belgique) consiste ainsi en un cadre d’intervention relativement hermétique, où le projet architectural se constitue principalement à huis clos. A contrario, l’ancien tri ferroviaire du Canadien Pacifique, dit “Champs des Possibles”, à Montréal (Canada) représente un cadre d’intervention ouvert, dans le sens où la gestion des lieux a été déléguée à des assemblées habitantes après la contestation d’un projet de promotion immobilière. Enfin, les anciennes casernes Niel, dites “Darwin Ecosystem”, à Bordeaux (France), constituent un cadre d’intervention intermédiaire où des collectifs d’habitants ont pris possession des lieux avant d’être amenés à collaborer avec les acteurs publics et économiques dans le cadre de leurs transformations, non sans dissensions. L’exploration de ces terrains prévoit deux phases. D’une part, des portraits d’imaginaires seront dressés de façon à établir la diversité des façons d’appréhender chaque lieu coexistant quant à ceux-ci, sans en réduire la complexité, la multiplicité ou les contradictions. Ces portraits seront établis sur base d’entretiens auprès des imagineurs (riverains, anciens et actuels usagers, agents administratifs, collectifs militants, ...) et de matériaux d’archives et de presse collectés quant aux débats ayant entouré les transformations de chaque lieu, de leur création (fin du 19ème siècle) à aujourd’hui. D’autre part, des entretiens auprès des concepteurs viseront à établir la façon dont ces imaginaires sont connus, pris en compte et orientent l’avenir de ces lieux via les architectes. L’espoir est d’aboutir d’une part à une façon structurée d’explicitier la multiplicité des imaginaires habitant un lieu et d’autre part à une compréhension des conditions propices ou non à la prise en compte de cette multiplicité pour l’avenir de ce lieu. Un but est donc de dégager des pistes quant à la constitution d’un outil au service des concepteurs qui serait capable de saisir cette multiplicité et l’utiliser de façon plus démocratique, a contrario de certaines dynamiques actuelles réifiant les imaginaires de rentabilité et négligeant les nombreuses autres réalités adjacentes. Il s’agit donc aussi de montrer comment les imaginaires peuvent devenir de véritables ressources de conception.

C) Dépasser la difficulté du “retour au terrain”

A l’heure actuelle, je suis confronté à la difficulté du “retour au terrain” de cette recherche, et aux ambiguïtés que soulèvent mes engagements croisés quant à ce retour. En effet, j’ai mené une première recherche quant à l’hôpital de Bavière. Cet engagement était d’abord essentiellement scientifique: c’est la recherche du savoir sur les modes de travail des architectes qui guidait mes actions. Cependant, cet engagement scientifique est devenu politique, en lien direct avec les méthodes de recherche déployées. Tant la pratique des entretiens que celle de l’observation participante en tant que secrétaire d’un collectif militant contre le projet de réaménagement m’ont amené à développer des attachements particuliers et un réseau social entourant la réflexion urbaine et sociale autour de l’avenir de Bavière. C’est par cet investissement que je fus embauché pendant deux ans au sein de la structure chapeautant le collectif, m’amenant d’autant à former un positionnement à la fois critique et scientifique sur les développements urbains à Liège et en Belgique. Plus encore, la publication de ma recherche sur Bavière m’ont amené à être reconnu comme une sorte d’expert de ce site et de son histoire, m’en faisant devenir un acteur à part entière, à travers les débats et conférences auxquels j’ai été et suis amené à participer. Le recadrage de ces développements dans le contexte du projet de thèse fut un moment de requestionnement des formes de ces engagements. La formulation d’un projet de thèse au

sein de la structure très codifiée du FNRS ne peut qu'amener à s'interroger sur la façon dont cette implication de nature militante peut cohabiter avec une construction objectivante d'un savoir. La maîtrise des codes de ce genre de dossier, et le recours à des outils conceptuels et des références scientifiques ont pu servir de garantie, plaçant de façon factice l'engagement politique sous la coupole de l'engagement scientifique.

Si ce stratagème a pu fonctionner dans une étape de construction conceptuelle et administrative, la confrontation à la matière humaine et physique du terrain qu'implique une démarche inductive, ne peut qu'amplifier l'ambiguïté. Ainsi, le retour au terrain pose question. Comment approcher et penser à nouveau Bavière? Comment aller au-delà de ma première analyse, de mes premiers contacts sans trahir ceux-ci, mais bien en les prolongeant? Et puis comment tisser ce premier terrain aux deux autres, quasi étrangers?

A ce stade, bien des éléments de réponse seraient possible. Je pourrais me contenter de l'analyse première de Bavière et aller vers les autres terrains, quitte à y revenir si le besoin s'en faisait sentir. Je pourrais "compléter" mon réseau d'informateurs sur Bavière, en récoltant les vécus d'acteurs peu présents dans la première analyse (sans-abris, anciens docteurs, artistes, ...). Je pourrais revenir vers mes premiers informateurs, constater comment les dernières trois années et le chantier qui a démarré ont modifié leurs représentations du lieu. Je pourrais également développer de nouvelles méthodes d'observation du lieu, par l'analyse de l'iconographie l'entourant, notamment. Si chacune de ces possibilités figurent des pistes, elles demeurent insatisfaisantes. Elles contribueraient bien à poursuivre l'engagement scientifique à Bavière, voire à nourrir l'engagement politique, mais, par là, il ne s'agirait que d'accroître la distance existant entre un site pour lequel j'ai fondé un attachement profond et deux autres qui demeurent avant tout des terrains de recherche.

Plutôt que de vouloir résorber l'ambiguïté, soit en niant tout engagement politique, soit en développant un engagement factice à l'égard des autres terrains, il m'est apparu, par un hasard de circonstances, que c'est un engagement préexistant, de nature plus personnel, qui pourrait me permettre de "retourner sur le terrain" sereinement. Les trois terrains abordés accueillent, en leur sein ou dans leur périphérie directe des lieux sportifs spécifiques dédiés au roller derby. Il s'agit là d'un sport de contact et de vitesse relativement méconnu, il s'agit également d'un sport -et d'une communauté- dans lesquels je m'implique assidument depuis plusieurs années. Parce qu'il s'agit d'un sport de niche qui consacre l'échange de savoirs et l'entraide à un niveau international, je vois là une entrée sur le terrain particulièrement propice. En me rendant sur place pour pratiquer ce sport et y tisser un réseau social, je pourrai pratiquer les lieux et y fonder des attachements spécifiques à chacun. Cela me permettra de développer mes propres imaginaires des lieux, non pas via une position surplombante auquel pourrait contraindre un engagement scientifique traditionnel, ni par une forme de recherche-action, à laquelle pourrait mener l'engagement politique, mais en vivant le lieu au travers d'une pratique qui m'est usuelle, au travers de cet engagement personnel. On pourrait qualifier cette approche d'observation participante, ou de participation observante, mais il s'agit pour moi moins d'une méthode de recherche en soi que d'une manière d'atteindre un rapport proche au terrain à partir duquel je pourrai déployer mes méthodes d'entretien, d'observation, de dépouillement d'archives. Cette utilisation de l'engagement personnel n'entend pas gommer les autres engagements, pas plus qu'elle n'y

est soumise. Je pratiquerai ainsi le roller derby dans ces lieux pour les raisons qui m'y poussent initialement, c'est à dire poursuivre ma progression sportive pendant mes mois d'absence du club liégeois. Mais, cet engagement personnel me permettra aussi de toucher à la matière de ce terrain, d'y établir un réseau me permettant d'identifier des acteurs clés, de gagner confiance et légitimité aux yeux d'intervenants et, plus fondamentalement, de saisir finement les imaginaires évoqués, sans en réduire la complexité ni la multiplicité.

En conclusion, je peux affirmer qu'à la source de mes travaux s'est trouvé un engagement scientifique qui a mené à un engagement politique, tous deux cohabitant de façon ambiguë mais assumée pour un temps. La définition et la poursuite d'une thèse, dans le cadre spécifique du FNRS, ont exacerbé cette ambiguïté, au point d'interroger la façon adéquate de reprendre pied sur le terrain. C'est finalement par l'exploitation d'un engagement tiers, personnel, qu'il me semble possible non pas de résoudre l'ambiguïté, mais bien de la porter de terrain en terrain et d'en faire un fondement d'une activité de recherche inductive, située et consciente de la complexité et de la multiplicité des réalités socio-physiques.

Bibliographie

- Communautés Urbaines de France (2010). *Les friches, au cœur du renouveau urbain*. Paris : Caisse d'Epargne.
- Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (1967). *The Discovery of Grounded Theory: Strategies for Qualitative Research*. New York City: Aldine.
- Henry, P. (2014) *Un nouveau référentiel pour la culture ? Pour une économie coopérative de la diversité culturelle*, Editions de l'Attribut.
- Gwiazdzinski, Luc. « The malleable, adaptable metropolises: towards a temporary and temporal urbanism ». *STREAM*, n° 3 (2014): 51-63.
- Lipovestky G., Serroy J. (2013). *L'esthétisation du monde*. Paris : Gallimard.
- Pouleur, J.-A., Vanzande O. « Charleroi, ville symptomatique et humaine, révèle des images urbaines réinventant l'image de la cité ». *Espaces et sociétés* 1, n° 168-169 (2017): 129-46.
- Yaneva, A. (2009). « Making the Social Hold: Towards an Actor-Network Theory of Design » in *Design and Culture*, vol.1, N3, pp. 273-288